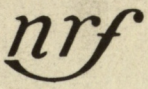
ROGER GRENIER

LES EMBUSCADES

roman



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LES EMBUSCADES

DU MÊME AUTEUR

LE ROLE D'ACCUSÉ, essai.
LES MONSTRES, roman.

Extrait de la publication

ROGER GRENIER

LES EMBUSCADES

roman

GALLIMARD
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VIIe

Deuxième édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage trente exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, savoir vingt-cinq exemplaires numérotés de 1 *à* 25 *et cinq, hors commerce, marqués de* A *à* E.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris la Russie.
© *1958, Librairie Gallimard*

A FRÉDÉRIC

Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade...

CORNEILLE.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Extrait de la publication

I

Pendant bien des années, j'ai vécu dans la certitude que j'écrirais un jour une chronique des grands événements auxquels je fus mêlé : quelques guerres civiles ou au contraire peu civiles, des cataclysmes, ces convulsions dont on ne sait si elles sont d'une bête à l'agonie ou si elles préludent à la naissance d'un monde nouveau, au visage encore inconnu. Mon passé de figurant, dans l'aventure historique, me donnait l'envie d'apporter mon témoignage. Je ne concevais pas de plus beau sujet et je plaignais les romanciers d'avoir à torturer leur imagination sur des chimères. Moi, j'avais les combats et les espoirs, les trahisons et l'amertume, la couleur des jours et ce que fut le goût de la vie pour toute une génération. Je savais tout ce que nous avions rêvé, perdu. Quelle richesse !

Je laissais mûrir en moi mes souvenirs quand je m'aperçus qu'ils étaient en train de s'effacer. Je me ruai alors sur le papier. Mais dès que mes

Extrait de la publication

notes eurent pris un peu de volume, je compris que les guerres, les révolutions, les illusions et le destin des hommes de ce siècle n'étaient pas le sujet principal de mes efforts pour arracher au temps les lambeaux qu'il me dérobait. C'étaient bien eux — ou une partie d'eux — que ramenaient à la surface les remous de la mémoire, mais seulement parce qu'ils se trouvaient inséparables du visage, du regard de Constance Klotz. Le sujet était devenu décor. Et, au centre, il n'y avait plus que ces gros yeux gris-bleu, au regard tellement las, et cette lèvre démaquillée, une moue qui tremblait, comme en prélude aux larmes.

Il me faut remonter plus loin pour retrouver de Constance Klotz un visage rieur. Là, c'est le nez que je revois, petit et couvert de taches de rousseur. Il me semble aussi que les yeux, à cette époque, étaient plus bleus que gris. Elle n'avait pas cédé à cette mode des années de l'occupation qui relevait les coiffures en édifices peu gracieux. Elle gardait les cheveux longs, tombant sur les épaules. Ils étaient blonds, presque roux. Plus tard, elle les fit complètement décolorer et les porta en chignon, tirés en arrière, ce qui accentuait la pâleur du visage, et sa fatigue.

Avant d'entreprendre le récit de notre première rencontre, il me faut expliquer que je la connaissais déjà, par ouï-dire, sans l'avoir vue, — ou du moins je croyais la connaître. Ceci m'entraîne à parler de mes relations avec Joseph

Extrait de la publication

Prulières, et c'est un nouveau bond vers un passé encore plus ancien. Il est facile d'écrire le mot « fin ». Mais le problème des origines...

J'étais encore lycéen, dans une petite préfecture du Sud-Ouest. J'entrai un jour au Syndicat d'Initiatives, situé au rez-de-chaussée de la mairie, pour demander des prospectus de pays étrangers dont je voulais décorer ma chambre d'adolescent. Le bureau était tenu par Joseph Prulières, un homme très grand, un peu voûté, qui portait une barbe noire taillée en pointe mangeant à demi un visage émacié. Il n'était pas chez nous depuis très longtemps, mais sa réputation était faite. On célébrait sa mémoire maladive. Il savait par cœur les horaires de tous les chemins de fer européens et pouvait réciter *Le Cid* et *Hamlet* (en anglais) d'un bout à l'autre, et même à rebours, c'est-à-dire en commençant par le dernier vers. Il était polyglotte et d'âpres disputes naissaient, les uns prétendant qu'il connaissait onze langues vivantes, les autres sept seulement. Pourquoi onze et sept, et jamais d'autres nombres ? Il devait y avoir de la magie et du symbole dans ces deux-là. Ce n'était pas tout. On racontait que Prulières avait été guide chez Cook, et tout spécialement employé à conduire en Arabie les marchands désireux de traiter avec les rois et les émirs. Cela aurait pu être pour lui une source de bakchichs considérable. Mais l'animal était honnête avec une sorte d'intransigeance désagréable, presque subversive. Il avait refusé

Extrait de la publication

« des fortunes ». C'est l'expression qu'on employait. Sur ce fond assez louche où une mémoire et un savoir hypertrophiés s'ajoutaient à un passé suspect, s'inscrivaient enfin des griefs positifs, tangibles. L'employé du Syndicat d'Initiatives, le salarié appointé par la municipalité, avec l'argent des contribuables, était « de gauche », pacifiste, végétarien, communiste, anarchiste. Dieu merci, il n'était qu'un gueux, sans amis et sans protection et il serait facile de le faire sauter, à la première incartade.

Lorsque j'entrai pour la première fois dans le bureau du Syndicat d'Initiatives, Prulières, debout derrière le haut comptoir, se livrait à son numéro habituel. Il répondait en anglais au téléphone, s'interrompant seulement pour intervenir dans une conversation entre deux Espagnols qui discutaient du meilleur train retournant à Jaca. Il raccrocha et je m'approchai du comptoir quand il se mit à interpeller, dans un idiome que je ne reconnaissais pas, une grande fille blonde qui franchissait la porte. Je finis par deviner que c'était du suédois parce que notre cité avait souvent la visite de touristes scandinaves venus visiter le pays natal de leur roi Bernadotte. L'instant d'après, cet employé vraiment modèle expliquait à un couple qui semblait avoir atteint l'âge du voyage de noces d'argent, les meilleures correspondances pour Venise, le prix des hôtels et même le numéro des chambres qu'il fallait retenir pour ne pas être sur une cour,

Extrait de la publication

mais avoir une vue sur le *canal Grande*.

Quand, à mon tour, je m'adressai à lui pour demander quelques dépliants, il crut que je projetais un voyage. S'autorisant de mon jeune âge — mais peut-être aurait-il fait de même avec un adulte — il me décrivit les pays, leur vie, leur culture. Il m'invita à jouer de l'harmonica dans les grandes forêts hercyniennes, avec la jeunesse allemande, à rêver à l'ombre des musées de Florence, mais à ne pas manquer Vérone, et surtout Bologne (de là, digression sur le caractère lombard, tout à fait remarquable selon lui), à courir sur les traces de Nietzsche à Sils-Maria et à visiter tout spécialement certaine île grecque qu'il avait failli acheter. Il ne lui avait manqué qu'un tout petit peu d'argent, mais vraiment c'était donné, il suffisait de s'engager à nourrir le pope, car il y avait un pope et une chapelle, mais cela ne faisait rien, le pope ne vivait que d'olives et d'oignons crus, c'était vraiment très économique. Il me parla aussi d'Athènes, de ses tavernes et du vin gommé, la *retsina,* et aussi de la Macédoine, si triste. « C'est déjà l'Islam », me dit-il.

Je lui avouai que je ne pouvais envisager pour l'instant aucun voyage. Je voulais seulement décorer ma chambre. Je crois qu'il avait la religion de la franchise et que je gagnai du premier coup sa confiance.

Je pris l'habitude de lui rendre de fréquentes visites. Nous allions parfois au cinéma ensemble.

Extrait de la publication

Quand il y avait un documentaire, ou un film de voyages, il me citait au passage le nom des rues des villes étrangères. A la fin du spectacle, parfois, une crise soudaine de sciatique l'empêchait de quitter son fauteuil. La salle était déserte que j'essayais encore de le relever, tandis qu'il gémissait de douleur.

Il lui arriva d'organiser un bal en l'honneur d'étudiants canadiens en visite dans notre ville. Il semblait peu compter sur l'empressement de la jeunesse locale et me supplia de ne pas manquer la soirée. Ce fut assez raté. Comme il y avait trop de jeunes filles, il harcelait les cavaliers pour qu'ils ne manquent pas une danse. Lui-même, son grand corps tout cassé, faisait valser de façon sautillante et anachronique les grosses filles rougeaudes et bien en chair, produits sans saveur de climats un peu rudes. Mais le polyglotte, le globe-trotter ne partageait pas le mépris commun pour ces peuples provinciaux. A vrai dire, il ne méprisait personne. Il était tout prêt à accorder non seulement sa sympathie, mais encore sa curiosité, à des êtres aussi dépourvus de mystère que les Canadiens.

Voir danser Prulières me parut une chose extraordinaire. A l'époque, je n'étais pas loin de le considérer comme un vieillard.

Pru, comme je l'appelais, m'a rarement parlé de son passé. Il me laissait entendre que son séjour en province était tout provisoire, dû à des difficultés passagères. Egoïstement, je bénissais

Extrait de la publication

les ennuis qui m'avaient permis de connaître un homme aussi exceptionnel.

Joseph Prulières avait un vieux père, ancien magistrat qui avait pris sa retraite dans notre ville. Voilà sans doute la raison pour laquelle mon ami avait choisi de se replier ici. C'était un homme redoutable. Pru tremblait encore devant lui comme un petit garçon. Un soir que je le raccompagnai à son domicile, j'aperçus, du bas de l'escalier, la forte carrure du père qui attendait sur le palier. J'en fus terrifié et abandonnai précipitamment mon compagnon.

Un jour, ce que chacun prévoyait depuis longtemps se produisit. A la suite d'élections municipales, le nouveau conseil mit à la porte l'employé du Syndicat d'Initiatives. Prulières ne semblait pas amer. Il repartit pour Paris. Il promit de m'envoyer son adresse, de m'écrire. Mais je ne reçus jamais de ses nouvelles. J'imaginai qu'il se débattait dans de nouveaux ennuis et que, plutôt que de me mentir, ou de m'affliger par la vérité, il avait choisi le silence.

II

J'avais atteint l'âge adulte. J'avais même déjà fait la guerre. Elle avait interrompu mes études et mis fin aux petites ambitions que j'avais pu nourrir. Encore heureux de ne pas avoir été raflé dans l'immense troupeau des prisonniers. Mes parents étaient morts, me laissant peu d'argent, mais tout de même un peu. J'aurais pu l'utiliser à reprendre mes études, mais je n'en avais pas le courage. L'occasion se présenta de racheter à bon compte un petit commerce de photographie. Il ne faudrait pas se faire une idée trop flatteuse de cet établissement. C'était une baraque de bois, près de l'ancien marché aux chevaux où se tenaient maintenant les halles, une fois par semaine. Ce local devait être à l'origine une écurie. Le bas avait été transformé en atelier et en laboratoire, et la partie supérieure, l'ancienne réserve à fourrage, à laquelle on accédait par un escalier rudimentaire, avait servi à installer deux pièces et une cuisine. J'y

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ROGER GRENIER

LES EMBUSCADES

Pierre Marsan est photographe dans une petite ville des Pyrénées, sous l'occupation, quand une jeune fille, Constance Klotz, lui demande de l'aider à passer en Espagne. C'est la première des embuscades. Pierre sera entraîné loin de sa baraque de photographe. Le voici en prison, à l'Hôtel-de-Ville, pendant la libération de Paris, en Grèce pendant la guerre civile, bref dans la plupart des aventures qui furent la couleur du temps et la trame des jours pour toute une génération.

Des gens comme Pierre et ses amis - le sublime et ridicule Prulières qui est presque un saint, le bohème italien Fernando Cateni, et le capitaine de cavalerie Anne de Cordières, si désespéré de se sentir anachronique - sont des hommes étrangement engagés-dégagés. Mêlés à tout, mais sans foi ni ambition, ce qui est tout à leur honneur. Pour eux, le feu de l'action ne va pas sans mélancolie.

A l'opposé, Constance, ambitieuse jamais découragée, cherche de par le monde, à la faveur des guerres, un homme assez riche pour être capable de l'acheter. Plusieurs fois humiliée, battue, elle ne renonce jamais à poursuivre un illusoire destin.

Elle finit par sortir de la vie de Pierre et de tous les autres qui l'ont aimée. Mais son regard vaincu, ses yeux gris les obsèderont longtemps.

Les Embuscades, c'est le bilan désanchanté d'une génération qui avait vingt ans en 1939, mais c'est aussi un roman d'amour

ETS. DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)

Extrait de la publication